

Jacques Kasparian, itinéraire à la croisée de l'Arménie, du Liban et de la France Quand l'exil mène à la radio...

Tracer le portrait d'un homme ? Ou celui d'une radio ? La question du choix ne se pose pas pour ce qui est de Jacques Kasparian, directeur de « Radio A », la radio communautaire arménienne de Valence. « *J'ai trois enfants. Radio A est mon quatrième !* ».

Naissance, vocation et débuts d'une radio communautaire

A l'origine de « Radio A » se trouvent Rafi Boyadjian, Georges Kachikian, rejoints deux ans plus tard par J. Kasparian. Tous trois font partie de la diaspora arménienne valentinoise qui compte 10 000 personnes, soit 10 % de la population. Depuis les années 20, date de la première vague d'immigration arménienne en France suite au génocide par le gouvernement Jeunes-Turcs de l'empire ottoman en 1915, la communauté arménienne s'est organisée à Valence autour des lieux privilégiés de sociabilité : l'église, l'école, la maison culturelle. « *Et pourquoi pas une radio arménienne ?* » se demandent R. Boyadjian, G. Kachikian. Nous sommes en novembre 1982. Une nouvelle radio pirate voit le jour à l'étage de la maison culturelle arménienne : « Radio A » 97.8 FM.

Au mur du studio de « Radio A », le « A » fait le grand écart sur le Mont Ararat, symbole national de l'Arménie, quoique situé en Turquie. Si « Radio A » est « *une radio bilingue qui s'adresse à tout le monde dans un rayon de 60 kilomètres autour de Valence, et qui compte de plus en plus d'auditeurs non arméniens* », elle n'en reste pas moins une radio communautaire dont la vocation première est de promouvoir la culture arménienne.

A ses débuts, « Radio A » diffuse exclusivement des programmes musicaux : 40% de chansons françaises et 60% de chansons étrangères, en l'occurrence arméniennes. Depuis, la grille s'est enrichie d'émissions destinées à diffuser la culture arménienne : son histoire, sa géographie, ses musiques, sa cuisine, ses danses etc. Et 2007, « année de l'Arménie en France », sera l'occasion pour « Radio A » de multiplier et de diversifier encore ses programmes.

Radio A, bien au-delà de la passion !

Il est rare que J. Kasparian se retrouve en situation de répondre aux questions. « *D'ordinaire, c'est moi qui mène les interviews !* » Sourit-il. Derrière lui, un slogan semble avoir été placardé à sa seule attention : « *Radio A, bien au-delà de la passion !* ». En effet, si aujourd'hui J. Kasparian peut se consacrer exclusivement à sa radio, il n'en a pas toujours été ainsi. Et s'il se vit désormais comme parfaitement intégré au tissu social français, c'est sans oublier sa trajectoire d'immigration : un long cheminement pour finir par « *trouver [sa] vie et [sa] stabilité à Valence* ».

Une trajectoire d'immigration familiale

J. Kasparian s'efforce de ne pas commettre de lapsus : son pays natal n'est pas la France mais le Liban. « *Je suis né au Liban de parents arméniens, eux-mêmes nés en Turquie. Ma destinée n'était pas la France !* ». C'est l'exode, suite au génocide, qui pousse les parents et grands-parents de J. Kasparian vers le Moyen-Orient. Mais lorsque la guerre éclate au Liban, J. Kasparian décide de quitter Beyrouth. « *Je pensais partir aux Etats-Unis puisque je parlais anglais et qu'une partie de ma famille avait déjà immigré là-bas* ». Mais c'était sans compter l'attachement de son père pour la France : Haroutioun Kasparian, ancien combattant de la guerre 39-45, de la guerre d'Algérie et de Lybie, décoré de la médaille coloniale, ne pouvait concevoir que son fils quitte le Liban pour un autre pays que la France.

En 1975, J. Kasparian ne parle pas un mot de français et ne connaît personne lorsqu'il arrive dans la vallée de la Drôme avec pour objectif de gagner de l'argent : il doit subvenir aux besoins de ses parents demeurés au Liban. Le chemin professionnel qu'il parcourra en 25 ans est aussi son chemin vers l'intégration. La communauté arménienne de Valence est réputée pour être très soudée, ce qu'elle ne tardera pas à prouver en prenant J. Kasparian sous son aile. Les cinq premières années, on lui offre de travailler dans la restauration. Jusqu'au jour où un client, patron d'une usine de chaussures de Roman, l'embauche comme représentant. Au même moment, « Radio A » voit le jour et il n'est pas question pour J. Kasparian de « *mener [sa] vie professionnelle au détriment de [sa] vie privée à la radio* ». Neuf ans plus tard, J. Kasparian ouvre sa propre boutique de chaussures, puis il se tourne vers les assurances où il travaille quatorze ans comme conseiller en épargne et prévoyance. Et « Radio A » dans tout cela ? J. Kasparian y travaille chaque nuit bénévolement.

Une Radio aujourd'hui financée

Aujourd'hui, « Radio A », présidée par Antranik Markarian, a trouvé ses financeurs. Après 25 ans de vie démultipliée entre restauration, chaussures, assurances et radio, J. Kasparian peut enfin vivre de son poste de directeur. Ceci grâce aux subventions du Ministère de la Culture (Fonds de Soutien à l'Expression Radiophonique), du conseil régional de la Drôme et de la municipalité de Valence qui apporte un soutien constant, et souvent jalosé par les autres communautés, aux projets initiés par la diaspora arménienne considérée comme un modèle d'intégration.

Une blessure jamais refermée

J. Kasparian est donc un homme comblé, à un outrage près : le refus opposé à la naturalisation de son père qui était venu s'installer en France en 1987. « *Le souhait le plus cher de mon père était de mourir français* ». Mais c'est que ce combattant des Forces Françaises Libres, remercié pour tous ses services rendus à la patrie, « *[parlait] médiocrement le français* » comme le stipule la lettre du Ministère des Affaires sociales de la ville en réponse à la demande effectuée trois ans plus tôt. « *Le choc aurait été trop violent. J'ai caché la véritable raison de ce refus à mon père. Je lui ai dit qu'il était trop vieux.* ». Et n'eût été la volonté de sa mère, il aurait refusé la proposition de la ville: baptiser une rue « Haroutioun Kasparian », en guise de compensation. Mais Haroutioun Kasparian était déjà mort et enterré. Sans sa carte d'identité.

Ingrid Thobois – 17 octobre 2006

Article paru dans le magazine en ligne de la
Cité Nationale de L'Histoire de l'Immigration
<http://www.alterites.com>